

Notion de Préhistoire et d'Archéologie du karst

Morgane Dachary¹

Frédéric Plassard²

Jean Plassard³

Le terme « Préhistoire » désigne à la fois une période de l'histoire de l'humanité et la discipline scientifique qui l'étudie. Le début de la Préhistoire coïncide avec l'apparition des premiers outils et s'achève avec le développement de l'écriture, donc à des moments différents selon les régions du monde.

La Préhistoire la plus ancienne est strictement africaine et commence il y a environ 3,3 millions d'années (Ma) avec les genres *Homo* ou *Australopithecus*. Notre propos sera cependant focalisé sur l'Europe occidentale et plus particulièrement sur les vestiges découverts en France. Cette préhistoire européenne débute il y a un peu plus de 1 Ma pour s'achever avec la fin du Néolithique autour de 2000 ans av. J.-C.

Ces temps préhistoriques furent marqués par la succession de cycles climatiques alternant des phases globalement froides, les glaciations (stades isotopiques paires et le stade 3), et des périodes plus brèves, au climat tempéré, les inter-glaciaires (stades isotopiques impairs, sauf le stade 3). Ces fluctuations climatiques ont fortement déterminé l'évolution des paysages et des peuplements animaux. Elles ont aussi influencé la façon dont les hommes ont occupé et exploité leur environnement (Tableau 1).

Ce chapitre restitue d'abord les grandes étapes de la Préhistoire, en donnant pour chacune des informations essentielles sur la chronologie, l'environnement, l'évolution humaine, et l'équipement matériel des hommes. Nous présenterons ensuite quelques aspects propres à l'archéologie du milieu souterrain. Enfin, un développement spécifique sera consacré à l'art des cavernes.

¹ Ministère de la Culture. SRA Grand-Est, site de Châlons-en-Champagne et UMR 5608 TRACES Université Toulouse Jean Jaurès

² Grotte de Rouffignac et UMR 5199 PACEA Université de Bordeaux

³ Grotte de Rouffignac

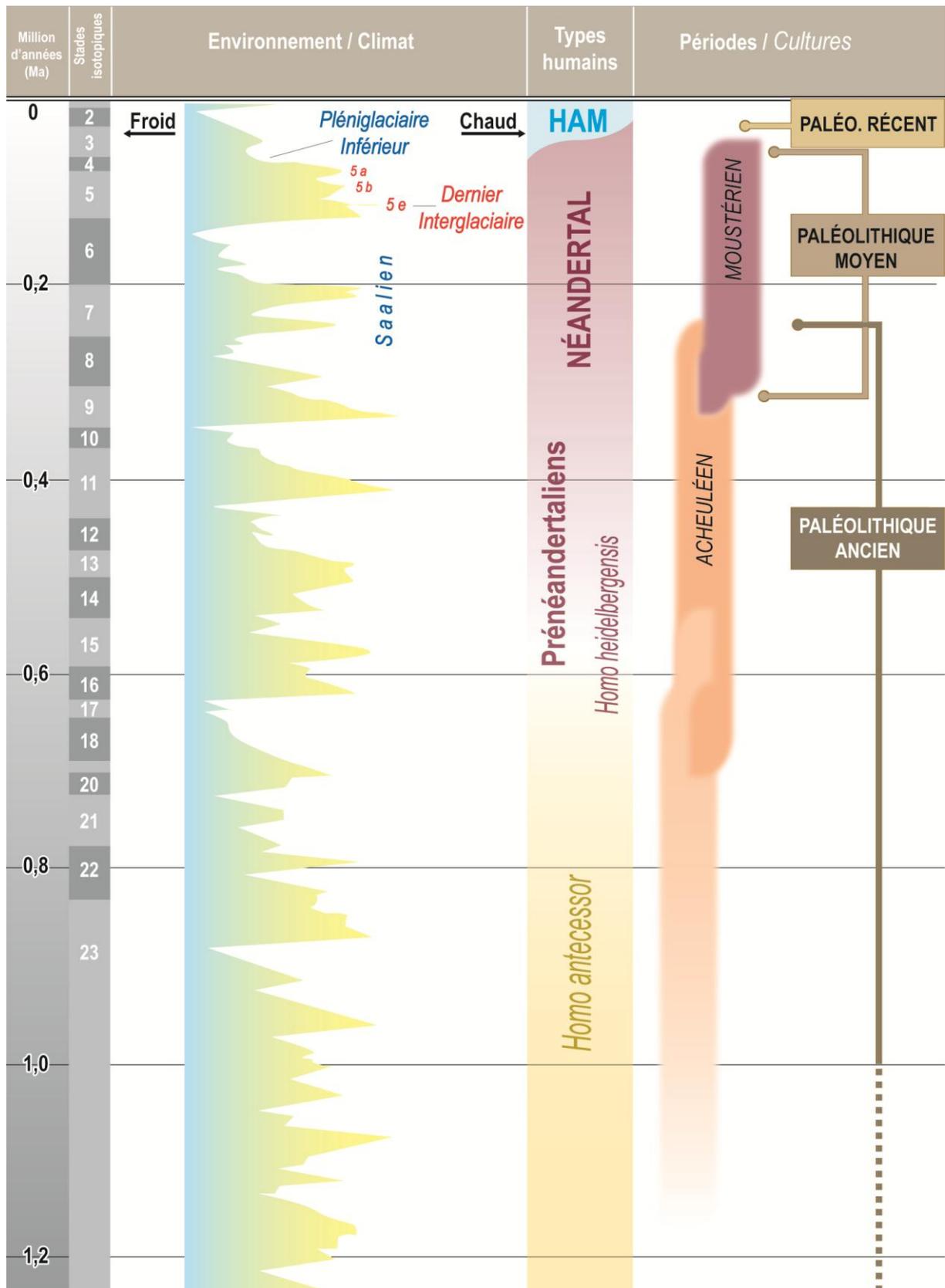


Tableau 1 : Tableau chronologique du Paléolithique. On peut lire de gauche à droite, l'âge absolu des périodes, le stade isotopique associé, la nature du climat, les formes humaines en présence et le nom des grandes cultures correspondantes. © Jaubert 2018

1 Les grandes périodes du Préhistoire hexagonale (MD)

1.1 Le Paléolithique

Les plus anciennes occupations sont datées de 1,2 Ma à 0,5 Ma. Elles sont associées à un environnement tempéré puis changeant à partir de 0,8 Ma. La faune héritée de l'Ere tertiaire disparaît au profit d'espèces plus proches des formes actuelles. Les sites archéologiques sont difficiles à identifier parce que pauvres, mal conservés et livrant des vestiges peu diagnostics, limités à une production d'éclats. En France, il s'agit pour l'essentiel d'occupations de plein air, localisées pour la plupart dans le Massif Central où les phénomènes volcaniques ont favorisé leur préservation. Le site le plus souvent évoqué est Soleilhac (43). Si à l'échelle hexagonale, il n'y a pas de vestiges anthropologiques connus, le site de Dmanisi (Géorgie) livre des restes d'*H. erectus* datés de 1,8 Ma et le site espagnol d'Atapuerca (près de Burgos) a fourni des restes permettant la définition d'une forme humaine spécifique, *H. antecessor*, datés de 1,2 Ma et de 0,8 Ma.

1.1.1 L'Acheuléen

Se développant entre 0,6 Ma à 0,25 Ma, il connaît des variations climatiques entre régime tempéré et froid (stades isotopique 13 à 9) et correspond au début de l'occupation pérenne de l'Europe. Au nord du 45° parallèle, la présence humaine est attestée uniquement pendant les périodes tempérées. Parmi les restes humains correspondant à cette phase, on trouve « l'Homme de Tautavel » vieux de 0,45 Ma et associé à *H. Heidelbergensis*. Les anthropologues parlent aussi de lignée pré-néandertalienne.

C'est au cours de cette phase qu'apparaît le biface (Figure 1) accompagné d'un outillage sur éclat, mais aussi d'outil en os d'éléphant et des premières pointes en bois conservées.

L'Acheuléen est la période pendant laquelle le feu est progressivement maîtrisé. Il est difficile de décrire dans le détail sa domestication qui sous-entend son utilisation et sa production. Les traces les plus anciennes sont celles des sites Menez-Dregan (29), il y a 465 000 ans, et Terra Amata (06), il y a 380 000 ans.



Figure 1 : Biface acheuléen. Provenance : Dordogne. (Photo F. Plassard)

1.1.2 Le Moustérien

Le Moustérien se développe entre 300 000 et 40 000 ans avant le présent. Comme la période précédente, le Moustérien est contemporain de variations climatiques importantes entre environnement froid et climat tempéré (stades isotopiques 8 à 4).

La durée concernée et l'aire de répartition de cette culture impliquent une certaine diversité, perceptible notamment dans la variété des outillages lithiques. Cependant, la production d'éclats standardisés destinés à la fabrication d'outil et la généralisation de la technique Levallois (Figure 2) sont des marqueurs importants du Moustérien.

Lorsque les occupations n'ont pas été trop récurrentes en un même lieu, les fouilles révèlent parfois une véritable organisation de l'habitat avec des aires d'activités identifiables (foyers, amas de taille, limite de fond de cabanes, etc.).

En Europe, cette culture est portée par la lignée néandertalienne et associée aux premières sépultures (Figure 3). Citons, par exemple, les sites de la Ferrassie (24) ou de la Chapelle-aux-Saints (19). Il n'y a aucun doute que ces Hommes disposaient de capacités cognitives importantes et les débats actuels portent sur l'utilisation des pigments et l'existence d'une production symbolique (art, parure).



Figure 2 : Le débitage Levallois



Figure 3 : Reconstitution de la sépulture de la Chapelle-aux-Saints (Corrèze). Musée de la Chapelle-aux-Saints. (Photo F. Plassard)

1.1.3 Le Paléolithique supérieur

Les hommes anatomiquement modernes peuplent l'Europe occidentale à partir de 45 000 ans avant le présent. Ils vont cohabiter avec les Hommes de Néandertal pendant plusieurs millénaires sans qu'il soit possible aujourd'hui de décrire les modalités de leurs relations. Les derniers travaux basés sur l'ADN ancien suggèrent la possibilité d'un métissage entre les deux populations.

Le Paléolithique supérieur est contemporain d'une période globalement froide, synonyme de paysages majoritairement steppiques.

Se succèdent des cultures définies par les outillages lithiques et sur matières dures animales (os, ivoire, bois de cervidés) : Châtelperronien, Aurignacien, Gravettien, Solutréen, Badegoulien, Magdalénien et Azilien (Tableau 2). Bien que chacune de ces phases offre des spécificités, elles partagent un développement sans précédent du débitage laminaire et lamellaire, une systématisation de l'exploitation des matières dures animales et une explosion des comportements symboliques dont l'art pariétal et mobilier sont les plus spectaculaires.

Si l'exploitation des grands herbivores steppiques est essentielle, le renne occupe, parmi eux, une place prépondérante dans la mesure où il est une source de matière première pour de nombreuses activités quotidiennes : nourriture, fabrication d'outils, parure, vêtements...

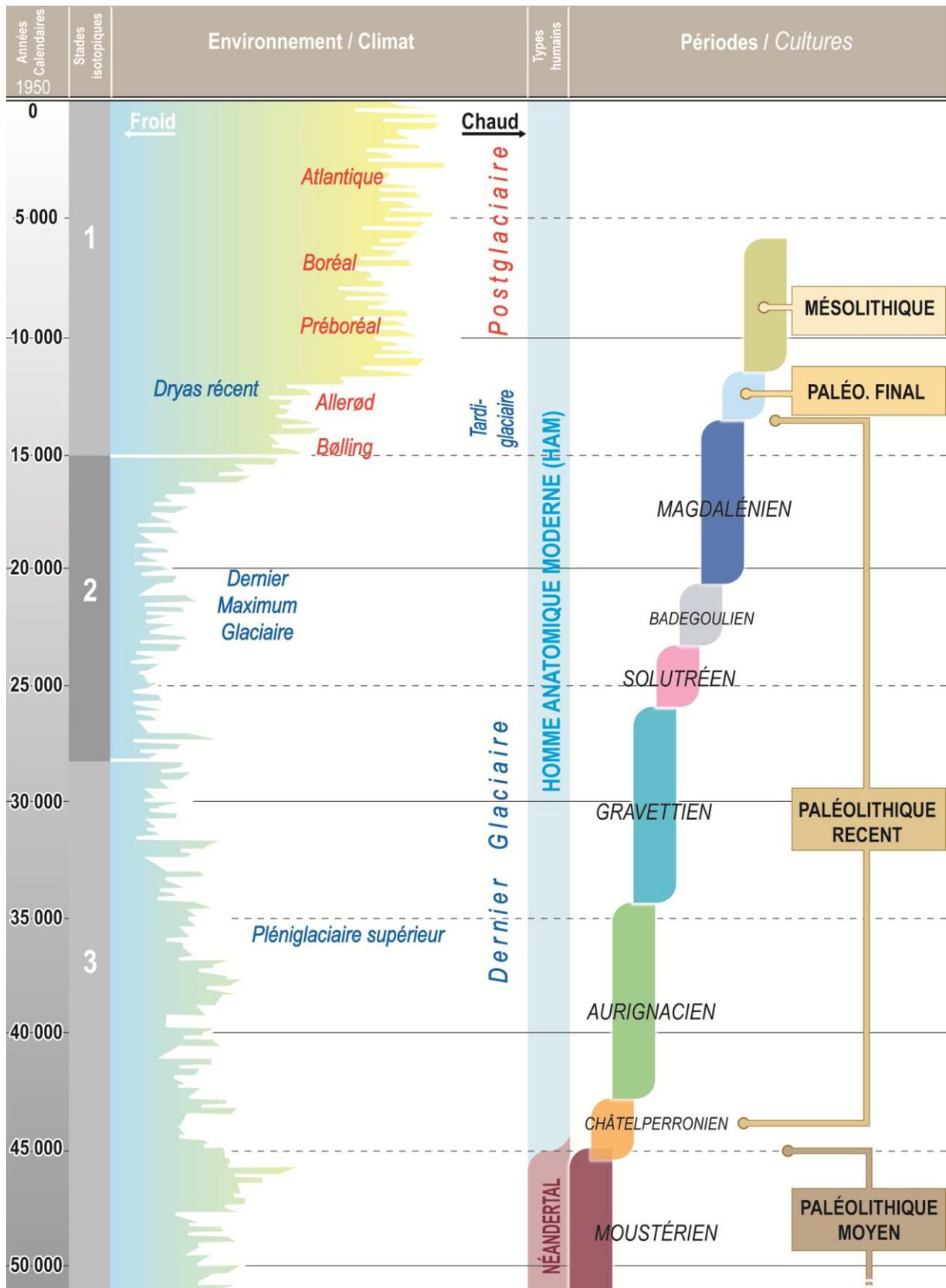


Tableau 2 : Tableau chronologique du Paléolithique supérieur (ou récent). On peut lire de gauche à droite, l'âge absolu des périodes, le stade isotopique associé, la nature du climat, les formes humaines en présence et le nom des grandes cultures correspondantes. © Jaubert 2018



Figure 4 : Contemporain de la fin de la dernière période froide, le Magdalénien livre une industrie lithique et osseuse caractéristique. L'utilisation du bois de renne est importante (a/ et b/), la fabrication des aiguilles en os se développe (c/), l'industrie lithique s'appuie sur la production de lames et lamelles (g/ à k/), tandis que la parure est diversifiée (d/à f/). a/ harpon (Grand-Pastou, 40). b/ sagaie (Enval, 63). c/ aiguille à chas (Arancou, 64). d/ crache (canine de cerf) percée et décorée (Arancou, 64). e/ coquillage percée (Grand-Pastou, 40). f/ canine de loup percée (Duruthy, 40). g/ burin dièdre. h/ grattoir. i et j/ lamelle à dos. k/ lame. g à k : Arancou, 64. (Photos F. Plassard)

1.2 Le Mésolithique

Le Mésolithique est la période de la Préhistoire qui prend place en Europe après la dernière période glaciaire et s'achève vers 5 000 avant J.-C. Toujours chasseurs-cueilleurs, les Hommes adaptent leurs comportements aux nouvelles conditions environnementales, dominées par un climat tempéré et un développement généralisé de la forêt de feuillus.

L'utilisation de l'arc devient systématique, associée à la confection d'un outillage, pour partie, miniaturisé (microlithes, Figure 5). Un nomadisme de faible ampleur accompagne une exploitation plus exhaustive du milieu naturel : diversification des gibiers, développement de la vannerie...

La sphère symbolique est totalement différente de celle du Paléolithique supérieur : dans nos régions, l'art mobilier est presque absent et réduit à quelques motifs géométriques tandis que l'art pariétal n'est documenté que par des abris ornés de motifs géométriques (Forêt de Fontainebleau).



Figure 5 : Rouffignac. Microlithes du Premier Mésolithique (Photo F. Plassard) et proposition d'emanelement (dessin d'après J. . D. Clark).

1.3 Le Néolithique

Le Néolithique se développe à partir de 5 000 environ avant J.C.. L'apparition dans un ordre variable de la domestication et de l'élevage, de l'agriculture, de la céramique et de la vie sédentaire constitue les caractères fondamentaux de cette période. Deux grandes traditions se juxtaposent dans l'espace : l'une d'origine méditerranéenne (Cardiale) et l'autre venant de l'est de l'Europe (Danubienne). Le passage du Mésolithique au Néolithique s'est fait graduellement et n'est pas synonyme d'un abandon de la chasse ou de la taille du silex. Par ailleurs, c'est de cette période que date l'érection des stèles ornées puis le Mégalithisme.

Pour aller plus loin, Jaubert J. 2018 et Collection Archéologie de la France : La France du Paléolithique par P. Depaepe, Le Mésolithique par E. Gesquière et G. Marchand... Editions La Découverte. Voir le détail de ces références en fin de chapitre.

2 Quels documents archéologiques (et paléontologiques) dans les grottes (FP)

Les grottes, parce qu'elles constituent un environnement souvent très stable ont pu conserver les traces de fréquentations humaines ou animales plus ou moins anciennes. L'exploration du milieu souterrain doit donc toujours être conduite avec circonspection parce que le sol, les parois et les plafonds des cavernes peuvent avoir préservé des documents très spectaculaires ou extraordinairement discrets. Toute observation inhabituelle doit faire l'objet d'une réflexion sur son origine.

Si dès le XIX^e siècle les grottes ont fait l'objet d'études scientifiques (géologie, hydrologie, entomologie, archéologie,...), le souci de cataloguer toutes les traces humaines et animales d'une même caverne, dans le but d'en comprendre les fréquentations passées est une démarche récente, initiée dans les grottes ornées pour appréhender les traces « non artistiques » laissées par les Hommes. C'était le but poursuivi par F. Rouzaud avec la notion « Paléospéléologie » (Rouzaud 1997), puis par Jean Clottes qui parle de « Contexte archéologique interne » (Clottes 1993). Les préhistoriens des grottes parlent aujourd'hui de « TrAcs » pour « Traces d'Activités animales et humaines » parce que l'on cherche à envisager le milieu souterrain fréquenté par l'Homme et les Animaux de la manière la plus globale possible. Des travaux récents proposent même une typologie des types de traces observables dans les grottes ornées, mais dont l'application à tout milieu karstique est possible. Le catalogue ainsi établi amène des observations de terrain vers leurs interprétations archéologiques (Figure 6). L'analyse de ce tableau montre combien les traces potentielles sont variées, et à quel point leur interprétation archéologique est diverses. Nous ne retiendrons ici que quelques situations emblématiques comme les sites paléontologiques, les grottes aménagées, les grottes habitées, les grottes sépulcrales et les grottes ressources. Le cas des grottes ornées sera évoqué dans un chapitre indépendant.

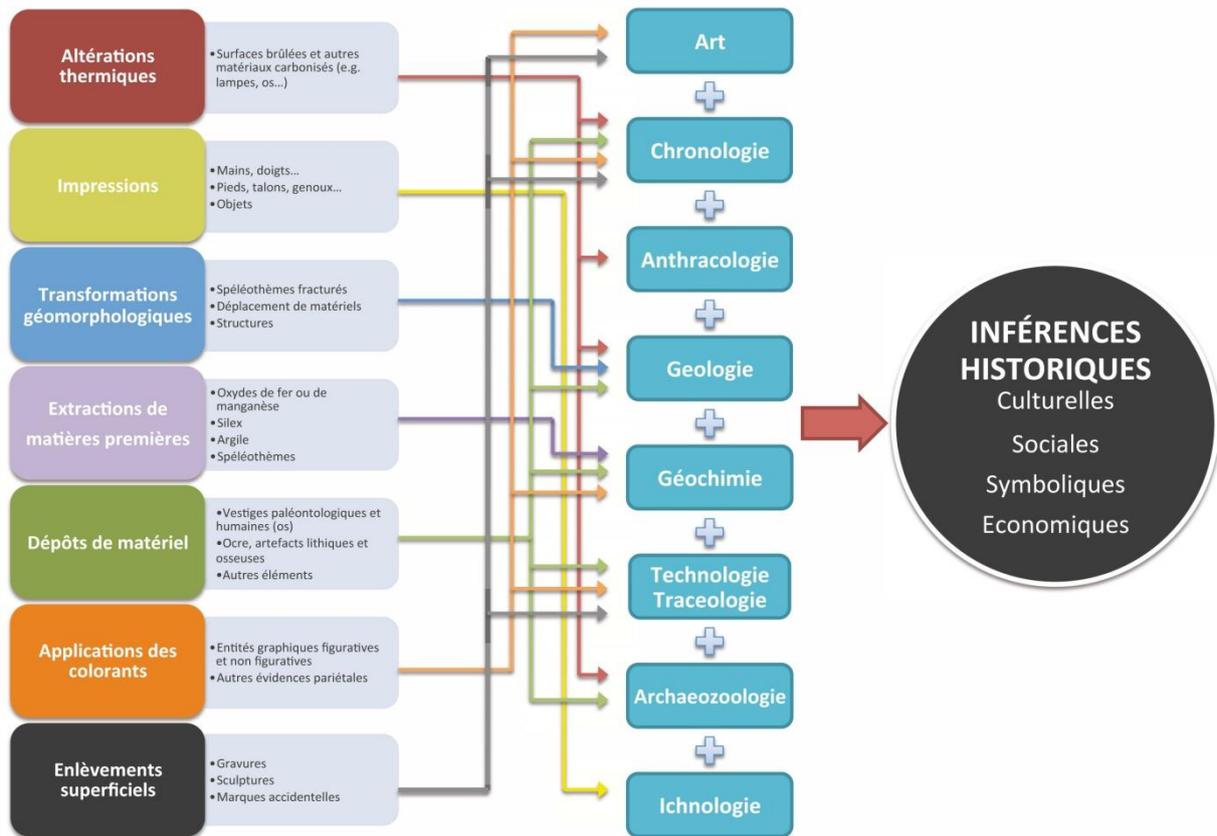


Figure 6 : Schéma d'analyse des traces anthropiques visibles en milieu souterrain. Les auteurs ont focalisé leur réflexion sur les grottes ornées, mais le schéma est applicable de façon plus large. © Ruiz-Redondo in Medina-Alcaide *et al.* 2018

2.1 Site paléontologique

On désigne par là des sites naturels qui recèlent des ossements animaux. Les exemples les plus classiques sont les repaires d'hyènes, les grottes d'hivernation des ours et les aven-pièges. Ces sites échappent *a priori* au champ de l'archéologie puisque les vestiges fauniques s'y sont accumulés sans intervention humaine. Cependant, il est fréquent que l'étude de ce matériel livre un peu d'outillage en silex, voire des traces de silex (« cut marks ») sur certains ossements. C'est particulièrement vrai d'aven-pièges et plus encore de tanières d'hyènes que les Hommes de Néanderthal ont aussi fréquenté. Il est cependant difficile de décrire globalement les modalités de coexistence entre l'Hyène et l'Homme dans les repaires. L'étude des traces de digestion, de rognage et les « cut marks », permettent parfois de savoir dans quel ordre les prédateurs humains et non-humains sont intervenus sur les sites. La nature des vestiges lithiques (silex taillés) permet aussi de caractériser les activités pratiquées sur place et

donc de mieux comprendre le rôle de chaque site dans l'exploitation des territoires parcourus par les Hommes.

2.2 Les grottes aménagées

On regroupe ici toutes les interventions humaines qui ont eu pour objet de modifier le « paysage souterrain ». L'exemple le plus ancien est celui de la grotte de Bruniquel (Tarn-et-Garonne) qui livre une structure circulaire construite avec des concrétions il y a environ 176 000 ans, par des Hommes de Néandertal (Jaubert *et al.* 2016). Dans le cas de la grotte Chauvet, une étude géomorphologique de certaines salles a montré que les Paléolithiques avaient déplacé et arrangé des blocs rocheux pour transformer l'apparence du milieu souterrain. Les grottes sépulcrales offrent d'assez nombreux exemples de construction de murs visant à aménager des terrasses ou à fermer l'accès à des zones de dépôts. Globalement, Bruniquel mise à part, la transformation du milieu souterrain est surtout documentée dans des sites ayant livré d'autres types de vestiges comme des grottes ornées (Chauvet) ou des grottes sépulcrales. Mais c'est peut-être parce que l'on n'a pas été assez attentif dans d'autres sites, où rien de spectaculaire n'est venu alerter les explorateurs modernes sur des fréquentations passées. Bris de concrétions, petit amas de blocs rocheux,... ont ainsi pu passer inaperçus.

2.3 Les grottes habitées

Depuis le Paléolithique moyen (voire ancien), et jusqu'à la période contemporaine, l'entrée de certaines grottes a pu être habitée temporairement ou de façon continue. Ce qui nous intéresse ici relève des occupations paléolithiques et mésolithiques des grottes, et plus particulièrement des zones d'entrées éclairées par la lumière du jour. En effet, ce sont ces secteurs qui livrent le plus souvent des vestiges de la vie quotidienne des Hommes : ossements des animaux chassés, silex (et autres roches) taillés, objets travaillés en os, bois de cervidés et ivoire... Si les entrées de grottes ne furent pas les seuls lieux habités, ils constituent souvent des environnements favorables à la préservation des vestiges et par ailleurs des sites repérables dans le paysage, donc faciles à prospecter. Cette double observation justifie la notion erronée « d'Homme des cavernes » qui laisse imaginer que les Hommes préhistoriques ont toujours vécu dans les grottes, y compris dans les secteurs profonds. Les porches de grottes sont en outre des zones d'accumulation sédimentaires qui, au fil du temps, enferment les vestiges archéologiques dans des niveaux géologiques constituant donc une stratigraphie. L'étude des vestiges en stratigraphie permet la reconstitution de la chronologie des occupations d'un site.

A l'inverse, la mise au jour des vestiges préservés au sein d'un même niveau sédimentaire conduit à appréhender la vie quotidienne des Hommes, l'organisation de leur habitat, les différentes activités pratiquées sur place, etc.

2.4 Les grottes sépulcrales

La notion de sépulture implique un geste volontaire et positif vis-à-vis d'un défunt. La découverte de restes humains n'est donc pas toujours la preuve d'une pratique sépulcrale. L'étude des vestiges, des relations qu'ils entretiennent entre eux, des conditions de leur découverte et de leur environnement sédimentaire doit apporter des arguments en faveur d'un geste funéraire. Des pratiques sépulcrales sont attestées dès le Paléolithique (moyen et supérieur) et documentent plutôt des inhumations réalisées dans des aires d'habitat (abri-sous-roche, ou entrée de grottes). Le cas de la grotte de Cussac (Dordogne) qui livre art pariétal et restes humains attribuables à l'époque de la réalisation des œuvres (le Gravettien) et interprétables comme des sépultures restent une exception pour le Paléolithique supérieur.



Figure 7 : Grotte de Foissac (Aveyron). Cette partie de la cavité a successivement fait l'objet d'une exploitation de l'argile, d'un aménagement pour le stockage de denrées et d'une utilisation sépulcrale. On voit ici une sépulture installée sur une terrasse argileuse. (photo Grotte de Foissac)

C'est avec le Néolithique puis les Ages des Métaux que les pratiques sépulcrales en grotte se multiplient offrant un vaste spectre depuis l'inhumation d'un ou deux défunts (simultanément

ou pas) jusqu'au dépôt de plusieurs dizaines d'individus. Les gestes funéraires eux-mêmes sont très variés incluant la manipulation des ossements longtemps après le dépôt initial (on distingue des sépultures primaires intervenues peu après le décès et des sépultures secondaires qui impliquent des gestes conduits plus ou moins longtemps après la mort), mais aussi le dépôt de cendres, sur le sol ou dans des céramiques lorsqu'il y a crémation.

2.5 Les grottes ressources

On désigne par là des cavités karstiques dont le contenu a pu être exploité par les Hommes au fil du temps. A titre d'exemple, on peut évoquer le silex, omniprésent dans la grotte de Rouffignac (Dordogne), qui fut exploité par les Hommes du Mésolithique qui s'installaient sous le proche d'entrée et fréquentaient les galeries plus profondes (jusqu'à 1 km de l'entrée) pour récolter et tester des nodules accessibles sur le sol, dans le remplissage argileux des couloirs et saillant sur les parois et les plafonds (Dachary *et al.* 2016). La grotte de Foissac (Aveyron) documente quant à elle l'exploitation de l'argile au Néolithique final, sans doute dans le cadre de la fabrication de céramique (Figure 7). Mais bien plus récemment, au XIX^e siècle, les remplissages ossifères de la grotte d'Isturitz (Pyr. Atl.) furent exploités par des carriers en raison de leur richesse en phosphate.

Ces quelques cas de figures ne prétendent pas couvrir la totalité des traces archéologiques potentiellement identifiables dans les grottes, mais ils constituent un recueil de situations « classiques ». Toutefois, une même grotte peut avoir fait l'objet, simultanément ou non, de plusieurs types d'utilisation de telles sortes que la reconstitution du passé d'une caverne doit essayer de tout prendre en compte, sans nécessairement chercher à tout relier, puisque certaines fréquentations éloignées dans le temps furent indépendantes les unes des autres.

3 Un document archéologique emblématique du milieu souterrain : l'art pariétal paléolithique (JP)

3.1 Les grottes, un monde apprivoisé

Durant la préhistoire, les hommes ont assez couramment fréquenté les grottes. C'est en réduisant le volume du feu et en le rendant à la fois durable et transportable qu'ils acquirent la possibilité de confectionner des lampes de pierres et de vaincre les ténèbres du monde souterrain (Collina-Girard 1998 ; Perles 1977).

Durant tout le Paléolithique supérieur, il y a entre 35 000 et 10 000 ans les premiers hommes anatomiquement modernes, ceux que l'on dénomme couramment « les hommes de Cro Magnon » s'approprièrent souvent des cavités souterraines, pour y tracer des gravures, des dessins, des peintures ou parfois même pour y réaliser des modelages d'argile sur le sol. Nous avons tous entendu parler de la grotte de Lascaux en Dordogne ou de celle de Chauvet en Ardèche, mais on oublie souvent qu'environ 350 cavernes ornées sont actuellement connues, pour la plupart en France et en Espagne

Parmi elles, en France au cours du XX^e siècle, plus d'une quinzaine furent aménagées pour la visite.

3.2 La caverne, un monde contraignant, mais si pratique

C'est à propos des tracés que contiennent ces grottes ornées que l'on a très tôt parlé d'**art pariétal**. Le terme est pertinent, car le sol, les murs ou le plafond sont autant de **parois** que les artistes préhistoriques ont mises à profit pour servir de support à leurs œuvres. Toutefois, on ne saurait oublier que ce support est rocheux; ce qui justifie que l'on puisse également parler d'**art rupestre**. On comprend donc que rupestre et pariétal sont des informations précieuses et complémentaires, car bien que l'on connaisse aussi de l'art préhistorique sur des blocs rocheux, parfois à l'extérieur, cet art n'en est pas pour autant pariétal; il n'est que rupestre, tandis que sur les parois rocheuses des grottes il est en même temps rupestre et pariétal. L'adjectif pariétal définit ainsi l'emplacement et ce n'est pas anodin puisque la situation, sur une paroi, nous donne la garantie de bien retrouver les documents à l'endroit même où ils ont été créés. C'est l'occasion, si rien n'indique qu'une modification, quelle qu'en

soit l'origine (effondrement, remplissage, abaissement naturel ou artificiel du sol) ne s'est produite depuis la création de l'œuvre, de pouvoir l'étudier avec la garantie de la voir dans le contexte qui a toujours été le sien.

C'est grâce à cette certitude que les préhistoriens ont pu se rendre compte que la distribution des figures pariétales ne résulte pas uniquement de l'inspiration ou de la fantaisie de leurs auteurs. On perçoit ainsi que l'étude de l'expression graphique des cavernes ne peut se limiter à la seule identification du thème, de la technique, de son degré de finition, de son esthétique et du savoir-faire de l'artiste. Les parois s'imposaient à l'auteur comme elles s'imposent à nous. Ce sont elles qui donnent son apparence à la caverne et peuvent déterminer le choix d'un lieu plutôt que d'un autre. Les hauteurs de plafond ou de voûte, l'espace large ou très étroit entre deux parois, la verticalité ou l'obliquité, le poli comme la rugosité, le découpage en corniche, en petite niche, en trou de serrure ou les carrefours semblent en effet influencer la mise en place des œuvres dans les cavités souterraines et même présider à une sorte de mise en page sur la paroi (Delporte 1990).

Pour autant, il serait excessif d'assurer que la morphologie de la paroi est source d'inspiration, car si tel était le cas, l'art des grottes ne se limiterait pas à la dizaine de sujets constituant l'essentiel de la thématique. La forme évocatrice de certains reliefs rocheux n'aurait pas manqué de déboucher, au prix d'une modeste retouche, sur tout un florilège de représentations fantaisistes et amusantes : lièvres, renards, hermines, oiseaux, êtres fantomatiques, etc... dont l'absence est patente.

Bien au contraire, seuls quelques grands mammifères parmi lesquels près de la moitié sont des bisons et des chevaux constituent le bestiaire ; l'autre moitié est quant à elle constituée de mammoths, de bouquetins, de cervidés (cerfs élaphe, plus rarement renne ou parfois cerfs mégacéros), d'aurochs, de très rares rhinocéros à toison laineuse, de quelques ours, de rares félins (Collectif, 1993), de plusieurs types de figurations abstraites, fréquemment qualifiées de signes (Roussot, 2013) et d'un faible pourcentage de représentations humaines (2 à 3%). Tout ce petit monde surgissant de l'ombre, se cachant sous le redan d'une paroi ou colonisant les deux faces d'une draperie cristalline.

Force est donc de constater que l'on est en présence d'une stricte sélection, dont sont exclues les références, même schématiques, au paysage (simple sol, montagnes, cours d'eau, ciel etc.) et les végétaux qui s'y développent (plantes, fleurs, arbres ou fruits).

Cette sélection extrême a pour premier effet d'isoler bêtes et gens de leur contexte. Leurs pieds, par exemple, lorsqu'ils sont figurés, ne reposent sur rien. De ce fait, leur indication devient même superflue et les artistes ont fréquemment, soit négligé d'en figurer le détail soit se sont dispensés de les placer dans une position naturelle. L'animal semble alors en état d'apesanteur et il n'est pas rare de trouver certains sujets inversés, les pattes vers le haut; comme en train de flotter dans le vide. En les dissociant ainsi de leur contexte, en ne figurant parfois qu'une partie, seulement la tête ou uniquement le corps ou une partie du corps sans la tête, les artistes préhistoriques semblent avoir privilégié l'idée animale plutôt que la réalité. Peut-être, en dépit de la précision de certains détails, est-on davantage en présence de principes animaux, que d'images-réalités.

3.3 L'art pariétal, une écriture symbolique ?

A partir des années 60, ces deux aspects (l'emplacement et l'absence d'attachement à l'intégralité du sujet) ont retenu l'attention de certains préhistoriens ([Leroi-Gourhan 1984](#)). Ici encore, la certitude de retrouver l'œuvre dans le même contexte que lors de sa création justifiait que l'on ne se contente plus d'en faire un simple relevé, mais que l'on considère le contexte général, c'est-à-dire en premier lieu le cadre topographique (dans quelle partie de la caverne, sur quelle paroi, à quelle place sur la paroi...), puis ensuite, lorsqu'il y a plusieurs sujets sur un même support, la situation de chacun d'eux parmi les autres. On fut ainsi conduit au constat qu'il y a d'une part, une probable relation entre la topographie de la caverne et la distribution des œuvres sur ses parois et d'autre part, une organisation récurrente des thèmes les uns par rapport aux autres ([Leroi-Gourhan et al. 1995](#) ; [Leroi-Gourhan 1992](#)).

Cette conjugaison de la stricte sélection thématique avec le choix de certains emplacements et l'agencement, apparemment délibéré des sujets entre eux, conduisit à la notion de « **dispositif pariétal** », aujourd'hui assez couramment reprise, bien que demeurant discutable.

Il n'y a pas deux grottes en tous points identiques et le "dispositif pariétal" ne peut donc être strictement le même. Tout au plus peut-on constater l'apparente répétition de certaines associations thématiques, la récurrence de la présence de certains thèmes dans des emplacements suffisamment singuliers pour être relativement comparables. En revanche, bien qu'alléché par l'apparente similitude de certains points du "dispositif pariétal" on ne peut reconstituer un cadre protocolaire, qui aurait présidé à l'organisation spatiale des œuvres.

Il n'en demeure pas moins que certains agencements se retrouvent à l'identique dans plusieurs cavernes et témoignent probablement de l'existence de conventions solidement établies et entretenues dans le temps.

Pour autant de telles convergences ne peuvent suffire à la construction d'une clé de déchiffrement. Tout au plus renforcent-elles l'idée que l'art pariétal ne peut pas être regardé comme le simple besoin des hommes préhistoriques de laisser la trace de leur venue ou de marquer leur territoire.

Dès lors qu'était acceptée l'idée qu'il ne s'agissait pas de donner libre cours à un besoin irrépressible de s'exprimer, force était de chercher une raison recevable à l'art pariétal.

Dès l'authentification des premières œuvres d'art (à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e)

la question de la raison d'être de l'art pariétal se posa et relativement vite, l'idée d'un art gratuit (« l'art pour l'art ») fut abandonnée. On était alors aux grandes heures de l'étude des peuples que l'on qualifiait de primitifs et dont on concevait qu'ils menaient, un peu à la manière des populations paléolithiques une vie de chasseurs-collecteurs. La tentation était par conséquent très forte de transposer leur comportement sur les hommes du Paléolithique supérieur. De là naquit l'idée d'attribuer à l'art des grottes une connotation de magie incantatoire supposée améliorer l'efficacité de la chasse et concomitamment la multiplication du gibier ([Leroi-Gourhan 1992](#)).

Peu ou prou, cette idée prévalut jusqu'aux années 60 ([Breuil 1952](#)). C'est à ce moment que furent faites les premières observations évoquées un peu plus haut.

Devenant moins global et plus rigoureux (appuyé sur une approche statistique) le regard porté sur l'art pariétal se modifia considérablement, la notion de dispositif pariétal s'imposa progressivement et l'on tenta de l'appliquer à l'ensemble de l'art des grottes. Toutefois, comme nous l'avons évoqué précédemment « il n'y a pas deux grottes en tous points identiques et le "dispositif pariétal" ne saurait donc être parfaitement semblable dans l'ensemble des grottes ornées ». Aussi, les tentatives d'adapter le fruit de l'observation de certaines grottes à l'ensemble du corpus se montra vite impossible.

Il faut cependant noter le bien fondé de cette approche rigoureuse qui conserve encore toute sa validité et conduit à porter un regard plus pertinent sur l'art pariétal. La mise en évidence d'une expression graphique organisée, s'articulant sur la topographie de la grotte et des parois

conserve tout son intérêt, bien qu'elle ne débouche pas sur la compréhension du message que paraît véhiculer l'art pariétal. Elle a le grand mérite d'éliminer les tentations de chacun de s'adjuger le droit de donner libre cours à son imagination et de se laisser embarquer dans des interprétations dont nul à ce jour n'est capable.

Nous voici donc condamnés à retenir que les grottes, lorsqu'elles étaient suffisamment peu accidentées pour être accessibles aux hommes fossiles, ont retenu leur attention et ont été choisies comme réceptacle de certaines énigmatiques expressions artistiques.

3.4 Mais alors ! Pourquoi réaliser ces œuvres ?

L'existence de préoccupations existentielles (établie par l'identification de parures, parfois somptueuses (Ladier et Welté 1994), ou par la personnalisation de certains objets tels les propulseurs), la réalité d'une angoisse métaphysique (dont témoignent les quelques sépultures connues) manifestent l'existence d'une authentique spiritualité (Otte 2004) chez les peuples paléolithiques.

Dès lors, le choix du mode de représentation original de l'animal ou de l'homme, écarté du réalisme qui les cantonnerait à leur rôle naturel, l'agencement en un "dispositif pariétal" assez complexe, la combinaison systématiquement non narrative, presque élevée au rang de syntaxe entre les expressions figuratives (animaux, humains, représentations sexuelles ou empreintes de mains) et abstraites attestent d'un contenu symbolique de l'art pariétal. Toutefois, qu'elle soit figurative ou abstraite et quel que soit le "dispositif pariétal", jamais le moindre coin de rideau n'est levé et l'on se trouve en fin de compte acculé à considérer qu'il semble possible qu'il s'inscrive dans le cadre de réponses apportées à des interrogations spirituelles.

Arrivés à ce stade et parce qu'il nous est impossible de prendre la place des artistes préhistoriques, force nous est donc de prendre acte de notre incapacité à poser une ou plusieurs conclusions recevables.



Figure 8 : L'art des cavernes. a/ Pech-Merle (46), panneau des chevaux ponctués. Outre les chevaux, cette composition réunit des mains négatives, des ponctuations et le contour rouge d'un poisson. On peut aussi remarquer l'inscription du la tête du cheval de droite dans un contour naturel de la paroi. b/ Cougnac (46), Bouquetin. Il est situé sur la paroi de manière à pouvoir être regardé à plusieurs mètres de distance à travers un rideau de concrétion. c/ Niaux (09), truite gravée au sol. Les gravures au sol sont rares. Peut-être est-ce le reflet de leur vulnérabilité ? d/ Rouffignac (24), Mammouth gravé. La gravure est la technique la plus répandue dans l'art des grottes. Elle prend ici un caractère spectaculaire peu habituel. d/ Font-de-Gaume (24), Bison polychrome et tectiformes. Ce signe est propre aux grottes ornées magdaléniennes de la vallée de la Vézère et trahit probablement l'appartenance des artistes de ces sites à un même groupe culturel.

Références :

Les références essentielles sont indiquées en gras

Breuil H. 1952 - *Quatre cents Siècles d'Art Pariétal*. Centre d'études et de documentation préhistoriques. Montignac. Dordogne. 420 p.

Clottes J. 1993 – Le contexte archéologique interne. In : Collectif : *L'Art pariétal paléolithique. Techniques et méthodes d'étude*. Editions du CTHS, Paris.

Collectif 1993 - *L'art pariétal paléolithique. Techniques et méthodes d'étude*. Groupe de réflexion sur l'Art Pariétal Paléolithique (GRAPP). Editions du CTHS, Paris. 427 p

Collina-Girard J. 1998 - *Le Feu avant les allumettes*. Editions de la Maison des sciences de l'Homme. Paris. 146 p.

Dachary M., Plassard F., Valladas H. 2016 - La grotte de Rouffignac (Dordogne, France) : un gîte de matière première exploité au Mésolithique. *Paleo*, n° 27. p. 133 - 148.

Delporte H. 1990 - *L'image des animaux dans l'art préhistorique*. Editions Picard. 256 p.

Depaepe P. 2009 – *La France du Paléolithique*. Archéologie de la France. Ed. La Découverte. 180 p.

Ghesquière E. et Marchand G. 2010 – *Le Mésolithique en France. Archéologie des derniers chasseurs-cueilleurs*. Collection Archéologie de la France. Ed. La Découverte. 180 p.

Jaubert J. 2018 – *Préhistoires de France*. Edition Confluences. Bordeaux 128 p

Jaubert J., Verheyden S., Genty D., Soulier M., Cheng H., Blamart D., Burlet Ch., Camus H., Delaby S., Deldicque D., Edwards R. L., Ferrier C., Lacrampe-Cuyaubère F., Lévêque F., Maksud F., Mora P., Muth X., Régnier E., Rouzard J.-N. & Santos F. 2016 - Early Neanderthal constructions deep in Bruniquel Cave in southwestern France. *Nature*, Vol. 534, p. 111 – 114

Ladier E. & Welté A.-C. 1994 - *Bijoux de la Préhistoire. La parure magdalénienne dans la vallée de l'Aveyron. Catalogue d'exposition*. Muséums d'histoire naturelle de Montauban et de Toulouse. 191 p.

Leroi-Gourhan A. 1984 - *Introduction à l'art pariétal paléolithique. L'empreinte de l'homme*; Edition Jaca Book. 76 p.

Leroi-Gourhan A. 1992 - *L'art pariétal, langage de la préhistoire*. Collection L'homme des origines. Edition Jérôme Million. 420 p.

Leroi-Gourhan A., Delluc B. et Delluc G. 1995 - *Préhistoire de l'Art Occidental*. Citadelles & Mazenod 1965-1995.

Medina-Alcaide M.-A., Garate-Maidagan D., Ruiz-Redondo A., José Luis Sanchidrián-Torti J.-L. 2018 - Beyond art: The internal archaeological context in Paleolithic decorated caves. *Journal of Anthropological Archaeology*, 49, p. 114-128

Otte M. (dir.) 2004 - *La Spiritualité* ; Acte du Colloque de l'UISPP, Liège. ERAUL 106.

Perlès C. 1997 - *Préhistoire du Feu*. Editions Masson.

Roussot A. 2013 - *L'art préhistorique*. Editions Sud-Ouest. Bordeaux

Rouzard F. 1997- La paléospéléologie ou l'approche globale des documents anthropiques et paléontologiques conservés dans le karst profond. *Quaternaire*. Tome 8 fasc. 2-3. p. 257-265